Document generated on 04/16/2024 8:57 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Abdellatif Kechiche
« Il y avait chez moi comme une sorte de complexe à prétendre à réaliser un film... »

Sami Gnaba

Number 272, May–June 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64761ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gnaba, S. (2011). Abdellatif Kechiche : « Il y avait chez moi comme une sorte de complexe à prétendre à réaliser un film... ». *Séquences*, (272), 14–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Abdellatif Kechiche
«Il y avait chez moi comme une sorte de complexe à prétendre à réaliser un film…»

*Avec **Vénus noire**, Abdellatif Kechiche délaisse la chronique sociale (**La Faute à Voltaire**, **La Graine et le Mulet**) pour s'aventurer dans le film historique. Projet ambitieux, courageux même, dans lequel il retrace le destin malheureux de Saartjie Baartman, dite «Vénus Hottentote», tour à tour phénomène de foire, cobaye pour la communauté scientifique et prostituée déchue, mourant à l'âge de 26 ans. Histoire cruelle de rejet, de racisme immonde, campée dans la France du 19e siècle, que l'humaniste Kechiche cherche ici à raconter le plus frontalement et justement possible… Rencontre.*

Propos recueillis par **Sami Gnaba**

Vous avez commencé dans le cinéma comme acteur, je me demandais quels ont été les facteurs qui vont ont poussé à vous éloigner de ce métier et à vous consacrer entièrement à la mise en scène?

Dès que je suis arrivé sur un plateau de cinéma, je me suis rendu compte que les personnages qu'on m'offrait à cette époque — c'était dans les années 80 — ne correspondaient pas à mes espérances, à mes attentes. Et, aussi, j'étais très mal à l'aise par rapport à la technique cinématographique. En tant qu'acteur, je n'arrivais pas à trouver ma place, à m'adapter; le fait que les plans durent 20 secondes, qu'une scène soit découpée en quatorze plans…Toute cette technique me paralysait. Donc, dès mon premier film en tant qu'acteur, j'oserais même dire dès le premier jour de tournage, j'ai commencé à réfléchir à la réalisation. Quand j'ai été confronté à marcher sur les rails d'une façon naturelle, je me suis tout de suite demandé: «Est-ce que c'était comme ça et pas autrement?». Il y a eu donc dès le départ une réflexion sur une approche imaginaire. Imaginaire, car à l'époque je n'avais pas vu d'autres tournages que ceux auxquels j'avais participé. Bien sûr, cette réflexion s'est prolongée pendant des années, avant de penser qu'à un moment je pourrais réaliser un film. Il y avait chez moi comme une sorte de complexe à prétendre à réaliser un film, alors que maintenant ça devient à la portée de tout le monde.

Ça a pris combien de temps pour que ce désir se concrétise?

Ça aura mis presque vingt ans!

Dans votre premier film, soit** La Faute à Voltaire**, on faisait déjà mention du film** La Graine et le Mulet**, un écho à votre troisième film, encore imaginaire, qui laisse croire que beaucoup de scénarios ont été écrits pendant ces vingt ans. Combien au fait ont été écrits?

Un certain nombre. Il y en a quelques-uns que j'ai tout simplement laissé tomber et d'autres, comme **L'Esquive**, que j'ai réalisés. Souvent, quand on laisse dormir un projet trop longtemps et qu'on attend, on n'a plus l'envie de le reprendre.

Les préoccupations changent obligatoirement…

Oui, d'ailleurs entre le moment où j'ai écrit **L'Esquive** et le moment où je l'ai réalisé, treize ans plus tard, le film n'avait plus le même sens pour moi. Aujourd'hui, il est tellement éloigné de cette époque dans laquelle je l'ai écrit que j'ai l'impression que c'est un film de l'enfance.

Abdellatif Kechiche sur le tournage de **Vénus noire**

Vous faites régulièrement appel à des acteurs non professionnels dans vos films. Qu'est-ce qui vous interpelle chez eux? Sont-ils garants d'une authenticité ou d'un naturel de jeu que vous ne trouvez pas chez les acteurs dits professionnels?

Non. D'abord, il existe des gens qui se découvrent acteurs, qui possèdent un véritable talent caché en eux, mais c'est souvent le hasard qui m'amène à trouver des gens qui ont ce don, qui correspondent aux personnages que je cherche… Peut-être qu'il y a aussi le plaisir de se dire que finalement, même si le film n'a pas beaucoup de sens, au moins il y a quelqu'un qui se sera découvert une vocation. Quand je vois un acteur qui a commencé avec moi et qui a évolué dans son métier, ça me procure le sentiment d'avoir participé à son destin.

Comment avez-vous découvert Yahima Torres, l'interprète de Sarrtjie? Avez-vous passé des auditions?

Non. Je l'ai rencontré par hasard dans mon quartier, dans ma rue même. Elle avait le physique, quelque chose dans le visage, qui correspondait aux traits du personnage. Après bien sûr, on s'est rencontrés et je lui ai donné le scénario à lire. C'est parti à partir de là.

La souplesse de vos trois premiers films a laissé place à une rigidité assez implacable, à des plans d'une intensité franchement suffocante par moments… Procédez-vous par découpage technique?

Je crois que le découpage était très écrit dans mon esprit. Après, il aura fallu beaucoup de temps pour le concrétiser. Il y avait

un montage des scènes très précis dans mon esprit avant même de commencer le film, notamment celles du passage de la scène au spectateur, dans lesquelles se succèdent des plans du spectacle et du spectateur, en train de réagir à ce qu'il voit… Je sais que je voulais mettre beaucoup l'emphase sur les visages qui regardent, leurs réactions.

Pour la séquence du spectacle dans le salon parisien, par exemple, suiviez-vous un plan de filmage prédéterminé? Ou optiez-vous plutôt pour une certaine liberté de mouvement?
Il y avait les deux, mais ça m'est très dur de parler de cela. On est tellement impliqué physiquement dans ce genre de scène. On est tellement dans l'instant qu'on ne peut pas prendre de distance. Il y a donc ce qu'on a dans l'esprit et ce qui se passe devant nos yeux. En espérant que le résultat obtenu sonne juste, vrai… En même temps, cette séquence suit le même principe que les autres, qu'elles soient celles du spectacle ou du tribunal: elle regarde, elle est regardée, elle regarde ceux qui la regardent, etc.

Vénus noire | On conserve des traces mystérieuses de ce personnage…

Cette séquence, était-elle plus difficile à tourner ou à monter?
C'est les deux. Ça mettait tout le monde mal à l'aise.

Comment est né votre intérêt pour l'histoire de Saartjie Baartman?
Le point de départ de tout cela a été des articles de presse qui parlaient de la demande faite par l'Afrique du Sud à la France, réclamant les restes de son corps pour qu'elle soit enterrée dignement dans son pays. Suite à cette demande, il y a eu un débat à l'Assemblée nationale pour savoir s'il était légitime que la France restitue son corps. Ça m'avait beaucoup interpellé. J'ai commencé à m'intéresser à son histoire, et à vouloir en faire un film. En découvrant son histoire, mais aussi son visage, puisqu'on avait fait un moulage de son visage, de son corps. On conserve des traces très mystérieuses de ce personnage-là.

Par l'opacité constante autour de Saartjie, par l'absence d'explications psychologiques, *Vénus noire* ***tient son spectateur à distance. Il a du mal à s'identifier…***
Oui, parce qu'on n'a pas envie de se regarder dans ce que nous rejetons, dans ce que nous voulons nous cacher à nous-mêmes. Puis, comme il n'y a pas de héros ou de sauveur dans l'histoire, on est désorienté. On est peut-être Cuvier, peut-être Réaux, Caezar ou les spectateurs. Et peut-être, nous sommes tout ça à la fois.

Est-ce que faire du cinéma pour vous, c'est de répondre à un devoir social?
Il y a certainement un engagement quand on fait un film. Autrement, je n'en verrais pas l'intérêt. Bien sûr qu'il y en a un, voire plusieurs; dans ce film il y avait évidemment la volonté de raconter cette histoire, mais sans dénoncer quiconque ou rendre hommage, comme on pourrait le croire. Le personnage de Saartjie est tellement fort qu'il n'a pas besoin qu'on lui rende hommage. Avec son histoire, je cherche plus à m'interroger sur ce que nous sommes, nous comme humains… Ce film résonne beaucoup avec les événements qui se passent aujourd'hui en France, dominée par un discours raciste qui ne dit pas son nom, omniprésent. Et par cette volonté de diviser les Français, selon ce qu'ils sont, leurs origines; les faux, les vrais, ceux qui ont le droit, de par qui ils sont de souche, et ceux qui ne l'ont pas. C'est devenu désespérant depuis l'expulsion des Roms. On a le sentiment qu'on pourrait revenir cinquante, soixante ans en arrière.

Il se trace à travers tous vos films un trait commun, soit celui de l'incapacité de vos personnages à trouver leur place dans un monde dont ils ne saisissent pas tout à fait les codes. Est-ce là un thème qui fait écho à votre position de Franco-Tunisien, d'« étranger »?
J'aurais envie de vous répondre bien sûr, tout simplement; le malaise de mes personnages exprime mon propre malaise. Cette solitude, cette impossibilité de s'exprimer ou encore cette oppression du regard ressentie rendent compte de mon propre état, bien sûr. Je suis dans tous ces personnages, mais ce n'est pas forcément parce qu'ils sont étrangers, ou même parce que je suis étranger comme vous dites. Je me reconnais tout aussi bien dans le personnage d'Élodie Bouchez (**La Faute à Voltaire**). On peut se sentir étranger, sans être d'origine étrangère. Ce malaise n'est pas seulement individuel, il touche les autres aussi. Puisqu'on sent bien qu'il y a des personnes qui s'inquiètent de la façon dont les choses se déroulent dans la société, qui sont choquées par les injustices qui y règnent… Je deviens moralisateur peut-être, mais je n'ai pas le sentiment que mes films le soient (rires).

Est-ce que vous êtes déjà en train de réfléchir sur votre prochain projet?
J'en ai plusieurs sur lesquels je suis en train de réfléchir. J'avais très envie de faire un film sur la Révolution française, mais c'est peut-être pas le moment (rires)… J'ai envie d'aller vers quelque chose de moins sombre, c'est sûr.

Photo : **Vénus Noire**